Théâtre

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **47 (1909)**

Heft 7

PDF erstellt am: **29.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-205761

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Vengeance féminine. — Un négociant avait le mauvais goût de battre l'épouse de son choix à propos de la moindre difficulté, et cette malheureuse avait résolu de tirer une éclatante vengeance de ces mauvais traitements. L'occasion se présenta plutôt qu'elle ne le pensait et elle se garda bien de la manquer.

Un soir, son seigneur et maître, rentrant de voyage, fatigué, éreinté et, sans doute, quelque peu éméché, se mit au lit où il ronfla bientôt comme un tuyau d'orgue.

Profitant de ce moment, sa tendre épouse s'empresse de coudre solidement son mari dans ses draps, puis, cet ouvrage féminin terminé à sa satisfaction, elle alla prendre un manche à balai et commença une consciencieuse distribution sans s'inquiéter le moins du monde des cris et des imprécations de sa victime réduite à l'impuissance.

Enfin, lorsqu'elle fut lasse, elle jeta loin son manche à balai et s'enfuit chez ses parents laissant l'autre se débarbouiller comme il pourrait.

Celui-ci se sortit enfin, roué de coups, du sac où il s'était laissé mettre, et le lendemain déposait une demande en divorce.

Crevasses ou gerçures. — Un des meilleurs remèdes contre les crevasses, aux atteintes desquelles certaines personnes sont malheureusement si sujettes en hiver, consiste en des onctions à faire sur la partie blessée avec la pommade suivante :

Mœlle de bœuf, 30 grammes. Graisse de rognon de veau, 60 grammes. Miel et huile d'olive, de chaque, 10 grammes. Camphre, 2 grammes.

Faites fondre à feu doux en tournant avec une spatule de bois, afin que le mélange s'opère bien. On étend un peu de cette pommade sur les crevasses, en graissant bien la partie malade. S'il s'agit de la main, il est bon de porter, pour tout appareil, un gant de peau jour et nuit, et qui, lorsqu'il est devenu gras, contribue puissamment à rendre aux ligaments la mollesse et l'onctuosité qu'ils ont perdue. S'il s'agit du pied, un chausson de peau remplacera le gant.

LA QUESTION SOCIALE

Oh ! ne craignez rien ; ce n'est pas du socialisme ni même de la politique.

Il y a en ce moment, à Paris, au Collège libre des sciences sociales, une série de conférences sur les métiers de simple récolte, chiffonniers, mégotiers, etc.

Ceux qui s'adonnent à ces curieux métiers, a dit un conférencier, sont, à Paris tout au moins, des « désorganisés urbains, incapables de se plier à une discipline sociale ». L'un d'eux, condamné après la Commune, s'y est adonné après avoir purgé sa peine. Un autre, ancien soldat, a abandonné les ateliers où il était entré en revenant du régiment pour mener une vie de liberté et de grand air. Un troisième, devenu fou à la suite de malheurs domestiques, promène sa démence dans les champs où l'on « mouronne ».

Le « mouronnier » ! Ah ! voilà ce que l'on ne connaît pas chez nous. Ici, les amateurs d'oiseaux s'en vont « mouronner » eux-mêmes pour apporter à leurs petits prisonniers ailés la fleurette blanche qui est leur dessert préféré.

A Paris, et sans doute aussi dans d'autres grandes villes, il y a des mouronniers de profession.

Le conférencier dont nous parlons a pu à grand'peine participer à une expédition d'un mouronnier, et par une documentation ultérieure, se rendre compte que le travail et la façon de travailler des mouronniers correspondaient exactement à ce qu'il avait de ses yeux vu.

Voici, d'après le *Temps*, comment il conte son expédition.

« On partit à cinq heures du matin de Clichy, le chien fidèle du mouronnier traînant la cariole fabriquée par son maître lui-même avec des douves de tonneau. On commença par une station chez le mastroquet pour absorber un « petit noir ». Après avoir traversé Asnières, nouvelle station pour déguster un « petit blanc ». La caravane, arrivée sur le plateau de Sartrouville, se reposa auprès d'un petit bois et « cassa la croûte ». Et c'est vers deux heures et demie que le mouronnier, heureux de vivre, s'écria : « Maintenant, allons faucher le mouron ! »

« Il avisa un champ d'artichauts où la plante était en abondance, constata qu'aucun garde champêtre ne se trouvait dans le voisinage, et au travail ! Travail simple, en vérité, pour lequel il faut surtout de la dextérité ; et elle s'acquiert assez facilement. Entre le pouce et l'index, on saisit la tige par-dessous la touffe ; quand on a cueilli plusieurs touffes, on les réunit. C'est une « botte » que l'on vendra dix centimes. Très rapidement le mouronnier arrive à faire ainsi deux cent cinquante bottes et il consacrera sa journée du lendemain à les vendre, réalisant une recette de dix-huit à vingt-cinq francs.

» Le mouronnier n'a pas de patron. Il est son seul maître, propriétaire de son outillage, charrette, sacs et chien. S'il est obligé de se rendre à vingt-cinq ou trente kilomètres de son domicile pour trouver la marchandise, il n'a, en fait, que deux ou trois heures de travail effectif. Il aime cette vie de grand air. Il gagne de quoi vivre largement ; il n'économise pas, mais il se nourrit bien et boit sec. Le mouronnier-type étudié ici dépense pour lui et sa famille sept francs par jour : viande à tous les repas, vingt-huit litres de vin par semaine, etc.

» Le conférencier s'est préoccupé de connaître les opinions politiques de son camarade d'un jour : celui-ci n'en avait pas. Il avoua tout bonnement n'y avoir jamais réfléchi. Il n'était allé à l'église qu'une fois dans sa vie, pour se marier. La question sociale ne le préoccupait pas. A ce propos, il répondit à l'interrogation de son interlocuteur :

— Le tout est qu'il y ait du mouron !

Comme neuf. — Voici, ne vous déplaise, un moyen simple de remettre à neuf les chaînes en argent :

Prenez un flacon dit flacon col droit, contenance un demi-litre, pas plus grand, bien bouché avec un bouchon de liège ; dans ce flacon, mettez à moitié d'eau, puis du savon blanc coupé en petits morceaux et mettez en même temps que le savon les sautoirs ou bracelets dans le flacon ; bouchez bien et agitez de haut en bas le flacon pendant sept à huit minutes : tout le travail est là, mais le résultat est au bout ; les parties mates restent mates, mais les parties brunies, par le frottement entre elles dans la mousse de savon, ont le brillant du neuf. Plus vous mettrez de savon, plus il y aura de mousse et plus il y aura de mousse plus les chaînes seront blanches. Rincer à l'eau claire et sécher à la sciure.

Un froid américain. — Oh ! s'écria un Américain l'autre jour, il fait beaucoup moins froid ici que chez nous. J'ai vu un jour une mouette qui volait au-dessus du lac Michigan, rester tout à coup suspendue en l'air ; elle était gelée !

— Mais, et la loi de la pesanteur, donc ?

— Elle était gelée aussi, réplique l'Américain. Chez nous, quand il gèle, tout gèle !

C'est signé ! — M. X... avait un mauvais débiteur dont il ne pouvait obtenir un sou et qui lui laissait retourner toutes ses traites. Il lui vint la lumineuse idée de lui faire signer un billet à ordre et il se rendit chez lui à cet effet.

M. X... se présente avec les prévenances et la politesse possibles ; il sert affectueusement la main de son client, puis après un moment d'entretien, tire délicatement de son portefeuille le billet en question, que celui-ci signe sans se faire prier.

— C'est dommage, dit le débiteur, en rendant le billet orné de sa plus belle signature... voilà un papier quit out-à-l'heure valait 25 cents, et qui, maintenant que je l'ai signé ne vaut plus rien.

La femme et l'amour. — Quand les femmes vous écrivent : « Je ne sais pas si je vous aimerai ; — je ne vous aime plus ; — il ne dépend que de vous d'être aimé, etc., etc. », soyez sûr que vous êtes déjà aimé.

Quand elles vous écrivent : « Je vous aime toujours ; — je ne pense qu'à vous, etc. », ça commence à s'en aller.

Et quand elles vous disent : « Je vous embrasse comme je vous aime ; — à vous pour la vie ; — à toi jusqu'à la mort, etc. », le sentiment se traduisant en formules, croyez seulement que vous n'êtes plus aimé.

A vingt ans, les femmes considèrent l'amour comme un mal qui fait plaisir jusqu'au moment où elles sont obligées d'avouer que c'est un plaisir qui fait mal.

QUESTIONS ET RÉPONSES.

— Le mot de la dernière énigme est : *menton* ou *barbe*. Nous n'avons reçu que 10 réponses justes. — La prime est échue à M. Ami Cosandey, auberge de l'Aigle, à Sassel.

Problème. — Un ouvrier s'engage pour 40 jours chez un patron, qui le nourrit, à condition qu'il recevra 1 fr. 50 pour chaque jour de travail et qu'on lui retiendra 75 centimes les jours où il ne travaillera pas.

La paie de l'ouvrier, au bout de 40 jours, est de 33 francs. Pendant combien de jours a-t-il travaillé ?

PRIME : Une jolie boite de papier à lettre.

A bon chat bon rat. — Deux commis-voyageurs ont la parole dans une station de chemin de fer. L'un d'eux est Gascon et voyage pour le placement des tire-bouchons galvanisés. Voici ce qu'il raconte.

— Zé n'avais pas encore passé quinze zours dans cette maison que déza les affaires étaient centuplées ; au bout de six mois, savez-vous l'importance que z'avais fait prendre à la vente, moi ? Non, vous savez pas. Eh bien ! zuzzez un peu... Il y avait tant de commandes, qu'à l'inventaire on constata rien qu'en papier buvard, notez bien, pour étanser l'encre qui se dépensait à écrire mes commissions, un surcroît de dépenses de quatre mille sept cent quatre-vingt dix-huit francs soixante-deux centimes. Ah !...

L'autre, natif de Marseille, voyage dans les huiles. Voici ce qu'il répond :

— Tron de l'air, la belle poussée ! Mais c'est bien autre çose que ça quand nous nous en mêlons, nous otres de Marseille, oui ! A preuve que la maison pour qui ze voyaze, moi, ze n'y suis pourtant que depuis neuf mois, eh bien, mon bon, depuis neuf mois, rien qu'en ne mettant pas les points sur les *i*, quand on écrit à mes clients, elle a déza réalisé un bénéfice net de dix-huit cent cinquante-trois francs, ze néglize encore les centimes... rien que sur l'encre.

Théâtre. — Représentations de la semaine : Dimanche 14 février. En matinée, *Blanchette* et *Le Vieux Marcheur*. — En soirée, *Isr'aël*, pièce en 3 actes, de Bernstein, et *Le seul bandit du village*, 1 acte, de Tristan Bernard.

Mardi 16 février, 5me représentation populaire.

Jeudi 18 février, 2me représentation du *Roi*, 4 actes de Caillavet, de Flers et Emmanuel Arène.

Nous attirons particulièrement l'attention de nos lecteurs sur les deux représentations de demain, dimanche, qui constituent deux spectacles vraiment de choix.

Kursaal. — La revue *Zep... plein tous les soirs !...* un vrai succès, nous l'avons dit.

Est-ce la malice répandue à travers le dialogue, la gaîté des couplets, l'entrain des interprètes, la richesse des costumes, le luxe de la mise en scène, le choix de la musique ou l'originalité des ballets, la grâce des Anglaises et l'exactitude des décors et des trucs féeriques de cette revue extraordinaire ? Nous ne le saurions dire. Toujours est-il que le Kursaal est trop petit chaque soir.

A présent on termine à 5 h. 25 aux matinées et à 11 h. 25 aux soirées.

Lumen. — La variété des programmes, la netteté des vues, se rapportant presque toujours à des actualités, le confort et l'élégance des installations, attirent chaque soir au « Lumen » de très nombreux spectateurs. (Voir aux annonces).

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.